

TROIS LETTRES À KARL LÖWITH

Martin Heidegger

Centre Sèvres | *Archives de Philosophie*

2010/2 - Tome 73
pages 321 à 332

ISSN 0003-9632

Article disponible en ligne à l'adresse:

<http://www.cairn.info/revue-archives-de-philosophie-2010-2-page-321.htm>

Pour citer cet article :

Heidegger Martin, « Trois lettres à Karl Löwith »,
Archives de Philosophie, 2010/2 Tome 73, p. 321-332.

Distribution électronique Cairn.info pour Centre Sèvres.

© Centre Sèvres. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Martin Heidegger Trois lettres à Karl Löwith ¹

19 août 1921

Cher Monsieur Löwith,

Votre lettre soulève des questions de deux ordres: 1°) votre effort pour vous justifier; 2°) l'interprétation « correcte » de « ma philosophie ». Il y a un an, je vous ai écrit de Meßkirch pour vous dire ce dont je regrette l'absence; et j'ai dit la même chose à Becker ² (*jamais* je ne me serais exprimé là-dessus devant quelqu'un d'autre) pour ce seul motif: votre attitude dépend de

1. *Remarques de l'éditeur.* Les trois lettres reproduites ici de Martin Heidegger à Karl Löwith, du 19 août 1921, du 20 août 1927 et du 18 juillet 1937, sont à plusieurs égards parmi les plus significatives de la correspondance, qui n'a pas été entièrement conservée. Les deux premières lettres datent de l'époque, décisive pour Löwith, qui précède le doctorat (27 avril 1922) et l'habilitation (30 juin 1928). La soumission des versions finales de la thèse de doctorat et de la thèse d'habilitation donne l'occasion à Heidegger d'une méditation sur le rapport de maître à élève, et d'une clarification des motifs, des conditions factuelles et des fondements de sa propre pensée. Malgré leurs différences philosophiques de fond, et les malentendus qui l'obligent à clarifier sa propre approche, Heidegger encourage son élève à l'autonomie critique, également à l'égard du maître, et accepte la thèse d'habilitation de Löwith. La lettre du 18 juillet 1937 atteste que les relations de Heidegger et de Löwith s'étaient poursuivies au-delà de la discussion sur l'engagement politique de Heidegger qui avait eu lieu à l'occasion d'un séjour de Heidegger à Rome début avril 1936, discussion dont le cours et les résultats sont du reste controversés. Dans la présente édition de ces trois lettres, on a développé les abréviations utilisées; la ponctuation a été soigneusement adaptée aux règles modernes. *Hartmut Tietjen, décembre 1989.* (Les lettres ont été publiées pour la première fois dans *Zur philosophischen Aktualität Heideggers*, vol. II: *Im Gespräch der Zeit*, édité par Dietrich Papenfuss et Otto Pöggeler, Vittorio Klostermann, Francfort sur le Main, 1990, p. 27-39. Sauf indication contraire les notes sont de l'éditeur allemand. Nous adressons nos plus vifs remerciements à François Fédier pour sa lecture attentive et ses précieuses remarques, ainsi qu'au Dr Hermann Heidegger et aux éditions Vittorio Klostermann pour leur aimable autorisation de publier cette version française des lettres de Heidegger. G. F. & H. N.)

2. Oskar Becker, philosophe et mathématicien (5 septembre 1889 – 13 novembre 1964). Doctorat à Leipzig, 1914; habilitation à Fribourg en Brisgau, 1922. Succède à Heidegger comme assistant de Husserl en 1923; Professeur non titulaire à Fribourg, 1928, Professeur titulaire à Bonn, 1931. Cf. notamment *Mathematische Existenz. Untersuchungen zur Logik und Ontologie mathematischer Phänomene*, in *Jahrbuch für Philosophie und phänomenologische Forschung*, 8, Halle, 1927, p. 441-809.

la manière dont vous allez obtenir le « Doctorat » à l'Université. Comment on estime le titre, la façon dont les autres s'y prennent, etc., cela est indifférent; je prends la chose avec le *même* sérieux que je *me dois à moi-même*.

Dans quelle mesure cette tendance est liée, du point de vue des possibilités d'existence, à votre position (dont je vous laisse entièrement libre) à l'égard de la « philosophie scientifique » (là-dessus, davantage plus loin), il ne m'est pas permis d'en juger. Je dois vous prendre tel que vous vous donnez à moi – et je ne veux pas dire par là que je vous ai toujours considéré en premier lieu et véritablement comme mon « doctorant ». À l'égard du travail scientifique, une *certaine* direction est mon devoir (parce que je me soucie de vous plus que d'aucun autre). Et le « rapport scientifique à la vie » est également différent de celui qu'il y a dans les « sciences ». Une définition de la philosophie, donnée en premier lieu et de façon isolée, ne m'intéresse absolument pas – mais seulement dans la mesure où elle appartient à l'interprétation existentielle de la factivité [*Faktizität*].

Une discussion sur le concept de philosophie, pris dans ce sens isolé, est sans objet – de même donc l'explication de la « scientificité ».

Je dois maintenant parler de moi-même.

Tout d'abord, la discussion vient de cette erreur fondamentale que vous et Becker faites (hypothétiquement ou non) en me mesurant à l'aune de Nietzsche, Kierkegaard, Scheler, et autres philosophes, esprits créateurs et profonds. Il vous est loisible de le faire – mais il faut alors dire que je ne suis pas un philosophe. Je ne prétends pas faire quelque chose qui pourrait même entrer en comparaison; telle n'est pas du tout mon intention.

Je fais seulement ce que je dois faire, et ce que je tiens pour nécessaire, et je le fais comme je peux; je n'adapte pas mon travail philosophique en fonction des tâches culturelles imposées par un « aujourd'hui universel ». Je n'ai pas non plus la tendance de Kierkegaard.

Je travaille, concrètement et factivement, à partir de mon « Je suis » – à partir de ma provenance spirituelle et tout à fait factive – mon milieu – le contexte de ma vie, à partir de ce qui m'est accessible à partir de là, en tant qu'expérience vivante dans laquelle je vis. Cette factivité, en tant qu'elle est existentielle, n'est pas un simple « être-là aveugle »; celui-ci est inclus dans l'existence, ce qui veut dire cependant que je le vis – le « je dois » dont on ne parle pas. Avec une telle *facticité d'être ainsi*, avec l'historique, c'est l'existence qui s'insurge; mais cela veut dire que je vis les obligations intérieures de ma factivité aussi radicalement que je les comprends. – À cette factivité qui est la mienne revient – ce que j'appelle, pour faire court – que je sois « théologue chrétien ». À cela tient une certaine préoccupation radicale de

soi, une certaine scientificité radicale – une objectivité rigoureuse *dans la factivité*; à cela tient la conscience historique « historico-spirituelle », – et cela, je le suis dans le contexte de vie qui est celui de l'*Université*.

« Philosopher », cela n'est lié à l'Université que de façon factive, existentielle³, je ne prétends pas en d'autres termes qu'il n'y aurait que *là* de la philosophie, mais bien que philosopher, en vertu de son sens existentiel fondamental justement, trouve à l'Université la factivité de son propre accomplissement, et tient de là ses frontières et sa limitation.

Cela n'exclut pas que des Universités puisse sortir un « grand philosophe », un philosophe créateur, et cela n'exclut pas non plus que philosopher à l'Université ne soit rien d'autre que *pseudo-science*, ni philosophie, ni science. Ce qu'est la philosophie universitaire, on ne peut donc l'attester que par sa vie.

Il est donc tout à fait impossible de déterminer qui de vous deux me comprend correctement – de quel bord je dois être; et ce que je dis ne vise pas quelque paresseux compromis, tout au contraire: vous et Becker m'êtes tout autant *éloignés* l'un que l'autre – seulement, dans des directions différentes. Pour moi, il a toujours été clair que, tout aussi peu que Becker, vous n'acceptiez l'élément chrétien, et jamais je ne vous ai compris comme s'il s'agissait pour vous de rechercher un accord avec moi – j'ai tout aussi peu cherché à vous influencer que Becker. Chacun de vous deux considère comme essentiel chez moi quelque chose de différent – côtés que je ne sépare pas – et qui d'ailleurs ne tiennent pas en équilibre: vie scientifique, de recherche théorique et conceptuelle, d'une part, et vie propre, d'autre part. Le mode essentiel de l'articulation existentielle de ma factivité est la recherche scientifique – telle que je l'accomplis. Philosopher n'a jamais pour moi comme motif et comme but d'accroître le fonds de vérités objectives, parce que l'objectivité de la philosophie – autant que je la comprends et telle que je la poursuis factivement – est quelque chose qui vous concerne en propre. Mais cela n'exclut pas – pour moi, c'est même inscrit dans le sens de mon existence –: la plus rigoureuse objectivité dans l'explicitation. La rigueur objective ne concerne pas tant ce à quoi on a affaire – mais bien la factivité historique.

Je peux faire porter l'accent sur la recherche, mais avec une préoccupation orientée de façon fondamentalement différente de celle de Becker. J'accorde à la personne une importance décisive, mais conformément aux seules possibilités d'accomplissement dont je dispose en toute honnêteté,

3. Klaus Stichweh, curateur du fonds Löwith, propose de lire *mir* et non *nur*: « "Philosopher" est pour moi lié à l'Université de façon factive, existentielle... ». (Cf. Theodore KISIEL et Thomas SHEEHAN (éds.), *Becoming Heidegger. On the Trail of His Early Writings, 1910-1927*, Northwestern University Press, Evanston, 2007, p. 100.) [N. d. T.]

sans intention d'être créateur, en courant donc le risque de donner des coups d'épée dans l'eau, si je m'escrime réellement à partir de *moi-même*. Que cela soit souvent voué à l'échec, je ne le sais hélas que trop.

Que vous ne voyiez pas la cohérence du *Comment* de mon philosoper et de l'orientation de la préoccupation « théorique », je veux bien le croire. Cette cohérence ne peut faire l'objet d'une analyse théorique. Je ne peux changer mon « Je suis », je ne peux que le saisir et l'être de telle ou telle manière.

Dans la dé-struction [*Destruktion*], pas davantage je ne veux ni ne rêve d'une objectivité en soi; ce qui est « sous-jacent » – si vous voulez – c'est la factivité propre.

Toute la question est de savoir si s'en remettre à une pseudo-impersonnalité qui comprendrait tout est plus productif que d'aller droit aux choses, ce qui d'ailleurs implique qu'*on doive soi-même y être*, faute de quoi on ne saisit rien. Objectivement, on est unilatéralement dogmatique, philosophiquement pourtant d'une *rigueur objective* « absolue ».

Jaspers ⁴ m'a écrit que je serais injuste envers lui à plusieurs égards. Ma réponse: Husserl et d'autres en ont aussi fait le constat – mais à mes yeux, c'est seulement le signe que j'ai du moins *essayé* de me coller aux choses, plutôt que de porter les « résultats » du livre à l'inventaire imaginaire d'un trésor de la science tout aussi imaginaire.

Ce qui importe seulement, c'est que chacun fasse ce dont il est capable; en dernière instance, le faisant, il sera de la partie – sans réflexion –, et ce même s'il a une « philosophie » tout à fait réflexive.

Je suis peut-être bien moins objectif que vous. Vous êtes, pour autant que de telles étiquettes veuillent dire quelque chose, un relativiste *objectif*; moi, par contre, un relativiste *subjectif dogmatique*, c'est-à-dire que je me bats pour imposer ma « position » – et suis « injuste » envers les autres en

4. Heidegger fait allusion à son compte rendu critique de la *Psychologie der Weltanschauungen* de Jaspers, à la publication duquel il avait renoncé (*Anmerkungen zu Karl Jaspers "Psychologie der Weltanschauungen"*, in *Wegmarken*, Gesamtausgabe Band 9, édité par F.-W. von Herrmann, Vittorio Klostermann, Francfort, 1976, p. 1-44; « Remarques sur la *Psychologie der Weltanschauungen* de Karl Jaspers », tr. fr. P. Collomby in *Philosophie*, n° 11, p. 3-21, et n° 12, p. 3-24, Éditions de Minuit, Paris, 1986). Cf. la lettre de Jaspers à Heidegger du 1^{er} août 1921: « J'aimerais parler avec vous de votre critique, que j'ai lue de près désormais... J'ai trouvé quelques jugements injustes. » Et la réponse de Heidegger, datée du 5 août 1921: « Qu'à plusieurs reprises j'ai manqué de justesse envers vous, Husserl l'a dit aussi: pour moi, ce n'est qu'une preuve que j'ai au moins essayé de mettre la main à la pâte. » (Martin HEIDEGGER, *Correspondance avec Karl Jaspers*, tr. fr. C.-N. Grimbert, Gallimard, Paris, 1996, p. 19-20.)

toute conscience d'être moi-même « relatif ». Mais cette interprétation ne m'intéresse absolument pas, je ne veux introduire aucune nouvelle voie dans l'histoire de la philosophie.

Ce que je veux, en enseignant à l'Université, c'est ceci : que les gens s'y *mettent*. On ne dépassera pas l'ancienne Université en tournant en ridicule l'« intellectualisme » d'enseignants fossilisés, pas davantage en se sentant et se proclamant plus riches, plus vivants et plus profonds que de tels individus, mais bien en revenant, dans la factivité présente, aux origines d'accomplissement de ce qui a survécu jusqu'ici, et en décidant soi-même de ce dont on est capable. Ce qui adviendra – si nous aurons encore des Universités dans cinquante ans –, qui le sait – des Instituts pour l'éternité, ça n'existe pas. Mais ceci dépend de nous, ou bien nous nous évertuons à moduler des états d'âme et ruminons d'hypothétiques nouvelles cultures ⁵, ou bien nous nous *sacrifions* et nous nous retrouvons nous-mêmes dans la factivité et la limitation *existentielle*, plutôt que de nous épuiser à réfléchir à des programmes et des problèmes universels. Pour la plupart des jeunes gens d'aujourd'hui, tout va beaucoup trop bien – surtout du point de vue spirituel ; tout leur est offert, et très tôt – voyages, littérature, art, etc. Je ne souhaite à personne de connaître l'époque de mes études, mais jamais non plus ne voudrais en abandonner le souvenir.

Vous ne m'avez *pas* mal compris, mais il y a *quelque chose* que vous ne comprenez pas, comme vous l'avez vous-même bien formulé ; à cela je ne peux que répondre : je ne peux faire autrement sans renoncer à moi-même. Voilà qui *vous* suffira, je pense.

Becker m'a mal compris parce qu'il a *trop* bien compris cette même chose, mais d'une façon quelque peu *isolée*. Cela revient au même. Une seule chose est décisive : que nous nous comprenions dans la mesure où, pour chacun d'entre nous, ce qui importe est de s'engager radicalement et jusqu'au bout pour ce que nous comprenons chacun comme étant l'*unum necessarium*. Nous sommes peut-être éloignés du point de vue du « système », de la « doctrine », de la « position » – mais justement *ensemble* de la seule façon dont deux êtres humains peuvent authentiquement être ensemble : dans l'existence.

Il est bon que vous ayez montré quelque irritation dans votre lettre, ce qui vous a soulagé. Le seul point sur lequel je trouve à redire est celui-ci : que, relativement à la clarté avec laquelle vous m'interprétez et me jaugez, vous me teniez encore pour beaucoup trop important.

5. Nous lisons avec K. Stichweh non pas *Urkulturen* (« cultures originaires ») mais *neue Kulturen*. (Cf. Th. KISIEL et Th. SHEEHAN, *Becoming Heidegger, op. cit.*, p. 101.) [N. d. T.]

Mais c'est vous-même qui devez décider jusqu'à quel point je peux vous « nuire » ou vous être utile.

Je ne sais pas m'y prendre avec les gens. Quant à « diriger », cela finit toujours par tourner au vinaigre; je n'ai d'ailleurs rien à vous dire; ce que j'ai dit à Becker à votre propos, vous l'avez entendu de moi *une fois*, du reste sans que cela ait eu pour effet immédiat que vous adoptiez spontanément une attitude défensive.

Voulez-vous venir avec Becker dimanche soir?

Bien cordialement,

Vôtre

Martin Heidegger

Todtnauberg, 20 août 1927

Cher Monsieur Löwith,

J'ai bien reçu vos trois lettres ⁶ et vous en remercie. Je n'ai pas répondu dans les premiers jours d'août car je voulais d'abord finir de lire votre travail. Mais il était dans ma caisse de livres dont la livraison a pris dix jours. Entre-temps, Husserl m'a prié de venir à Fribourg, où je suis resté un certain temps. Je suis rentré depuis quelques jours et j'ai pu avancer dans la lecture de votre travail.

Je l'accepte comme thèse d'habilitation. Il y a là un changement essentiel par rapport au premier projet, autant du point de vue du niveau de la problématique que de la clarté de la structure et de la langue de l'exposé.

Que vous soyez d'accord sur le fond avec moi ou non, ce n'est pas pour moi un critère d'acceptation ou de non-acceptation; ni non plus que vous ayez ou non compris toutes les tâches fondamentales que mon travail implique. Je me suis borné à noter en marge, à votre intention, les passages où

6. Lettres de Karl Löwith à Martin Heidegger des 2, 10 et 17 août 1927. (Voir la traduction en anglais de ces lettres dans Th. KISIEL et Th. SHEEHAN, *Becoming Heidegger, op. cit.*, p. 292-299.) [N. d. T.]

vous vous rendez la critique trop facile et sous-estimez la difficulté des problèmes et de leurs présuppositions.

Les attaques dissimulées et les pointes hautaines, cela relève de l'atmosphère dans laquelle on produit ses premiers travaux. Après une décade, de tels gestes se calment, pourvu qu'on soit en mesure de canaliser tout le flux de la passion intensifiée dans *le lit sûr d'une vie de travail* effervescente.

Je veux porter l'affaire le plus tôt possible devant la Faculté. Pour la suite, tout dépend si le poste vacant est pourvu et si l'habilitation de Freiling⁷ a eu lieu. Dans cette dernière affaire, une forte opposition s'est entre-temps manifestée, de sorte que Jaensch⁸ n'a pas pu faire avancer la chose aussi rapidement qu'il l'avait initialement prévu. Il espère parvenir à ses fins grâce à l'aide de Mahnke⁹, à titre de « représentant de l'école »; n'entendant rien à la chose, pas plus à la psychologie qu'à la pédagogie, mais en considérant aussi votre affaire, je me suis décidé à rester neutre, ce qui en général n'est pas de mon goût. Je ne veux pas non plus me prêter à un marchandage. D'après ce que j'ai entendu, je ne crois pas qu'il faille compter avec de fortes résistances. Jaensch prendra peur quand il se rendra compte que vous faites « aussi » de l'anthropologie, et il va interpréter la chose comme si vous étiez piloté par moi contre lui. Il est aussi possible que, lorsque le processus de l'habilitation sera engagé, Hartmann mène un travail de sape auprès de ses amis.

Mais ce sont là des choses qui ne doivent pas vous inquiéter outre mesure. Vous feriez bien de commencer à réfléchir aux thèmes de votre leçon probatoire devant la Faculté et de votre cours inaugural public.

Je ne sais pas si une nomination est intervenue sur le poste vacant, étant parti dès dimanche et n'ayant depuis lors plus eu de nouvelles de Marbourg. Lors de la soirée d'accueil, les pontes et leur suite sont venus assez tard. Il y a eu – *sit venia verbo* – un tel... léchage de bottes du Ministre¹⁰ et de

7. Heinrich Freiling: doctorat sous la direction d'Erich Jaensch en 1923. Thèse: *Über die räumliche Wahrnehmung der Jugendlichen in der eidetischen Entwicklungsphase*, in *Zeitschrift für Sinnespsychologie*, 55, Leipzig, 1923.

8. Erich Rudolf Jaensch, né à Breslau en 1883. Privatdocent à Strasbourg, 1911. Professeur non titulaire à Halle, 1912. Professeur de psychologie à Marbourg, 1913. Œuvres: *Zur Analyse der Gesichtswahrnehmungen*, 1909; *Über die Wahrnehmung des Raumes*, 1911; *Über den Aufbau der Wahrnehmungswelt und ihre Struktur im Jugendalter*, 1923.

9. Dietrich Mahnke (1884-1939). Doctorat de philosophie à Fribourg, 1922. Privat-Dozent à Fribourg, 1926. Élève de Husserl; Professeur ordinaire à Marbourg, 1927. Mahnke venait de l'enseignement secondaire.

10. Carl Heinrich Becker, orientaliste et homme politique prussien (1876-1932). Professeur à Heidelberg, Hambourg, Bonn et Berlin. Depuis 1916, au Ministère prussien de l'éducation, en 1921 et 1925-1930 Ministre de l'éducation de Prusse.

Schmidt-Ott ¹¹, que tout cela m'a dégoûté. Le lendemain, je suis resté en toge de neuf heures du matin à quatre heures de l'après-midi. L'effort physique était supportable; bien pire était l'effort moral. Ce qu'il y avait là comme banalité et barbarie, c'en est une honte. Les deux jours suivants, cela a dû être pire encore.

Vous êtes parfaitement au clair concernant le pas que vous risquez avec votre habilitation. On doit pouvoir supporter d'être ignoré, et il faut être prêt à attendre. Aujourd'hui particulièrement, toute cela est une loterie. Que Natorp ait particulièrement apprécié mon *Duns Scot* ¹², que mon enseignement à Fribourg ait été efficace, et qu'on m'ait pris pour un brave jeune homme inoffensif, ce sont autant de hasards. Aujourd'hui, je ne serais probablement jamais nommé. Celui qui veut quelque chose est toujours controversé; la conséquence, c'est qu'entre-temps on est recalé. Le fait que mon séjour à Marbourg touche à sa fin n'est pas un grand malheur. La question qui se pose maintenant à vous est de savoir si la science est pour vous suffisamment centrale pour que vous vous engagiez dans la voie de l'Université, ou bien si, dans votre travail, vous tirez les mêmes conséquences que celles que Nietzsche a tirées.

Pour ce qui est de votre travail, le mieux est d'en parler ensemble de vive voix; du reste je ne le ¹³ domine pas encore suffisamment. —

Dans l'affaire Plessner ¹⁴, je ne peux vous donner qu'un seul conseil: exigez immédiatement le retour du manuscrit, sans explications. Le mieux serait que j'annonce en même temps mon retrait du comité éditorial ¹⁵. Dans votre intérêt, j'attendrai votre habilitation pour le faire. Dans le cas contraire,

11. Friedrich Schmidt-Ott (1860-1956), docteur en droit, homme politique spécialisé dans les questions culturelles. Depuis 1865 au Ministère prussien de l'éducation, et en 1917-1918 Ministre de l'éducation de Prusse. Fondateur de la *Notgemeinschaft der deutschen Wissenschaft*, dont il fut le président jusqu'en 1934.

12. Thèse d'habilitation de Heidegger: *Die Kategorien- und Bedeutungslehre des Duns Scotus*, première publication chez J. C. B. Mohr (Paul Siebeck), Tübingen, 1916. (Repris dans *Frühe Schriften*, Gesamtausgabe Band 1, édité par F.-W. von Herrmann, Vittorio Klostermann, Francfort, p. 189-411; *Traité des catégories et de la signification chez Duns Scot*, tr. fr. F. Gaboriau, Gallimard, Paris, 1970.)

13. Nous lisons *sie* et non *Sie*. [N. d. T.]

14. Helmut Plessner (1892-1985). Doctorat en 1916, habilitation à Cologne en 1920; professeur non titulaire à Cologne, 1926-1933, puis à Groningue (Pays-Bas); Professeur à Göttingen à partir de 1945.

15. *Philosophischer Anzeiger. Zeitschrift für die Zusammenarbeit von Philosophie und Einzelwissenschaft*. Édité par Helmut Plessner. — Plessner éditait la revue « en collaboration » avec de nombreux scientifiques et philosophes, parmi lesquels Nicolai Hartmann et Martin Heidegger.

Hartmann ¹⁶, tel que je le connais, se vengerait certainement en vous mettant des bâtons dans les roues à Marbourg, à travers Jaensch s'il le faut. La recension de Cologne vise manifestement d'abord à bousculer le « maître », dans la plus pure tradition de Cologne. Pour ce genre de choses, on a une corbeille à papier. –

À ce que vous écrivez du problème de la fondation ontique de la philosophie comme ontologie, je souhaite brièvement répondre : tout d'abord j'ai justement constamment souligné, presque jusqu'à en devenir monotone : la *co-originalité* de l'existence, de l'être-jeté et du dévalement [*Verfallen*], et conformément à celle-ci j'ai développé l'être du *Dasein* comme souci. Ce ne sont pas les dix premières pages, mais *tout* le traité qui donne son « coup d'envoi » à l'ontologie fondamentale. Je dis néanmoins : l'analytique du *Dasein* est existentielle, c'est-à-dire menée à partir de l'existence, et ce parce que l'analytique « préparatoire » du *Dasein* (qui n'est donc pas une anthropologie ontologique!) vise uniquement à élucider l'entente de l'être [*Seinsverständnis*] qui appartient au *Dasein*. Cet *entendre* doit être explicité à partir du *Dasein*. La question est de savoir où et comment je gagne l'horizon à partir duquel peut être interprété *cet entendre*. Cependant, entendre est un caractère de l'existence; c'est pourquoi la dimension existentielle acquiert une position centrale, du point de vue du contenu et de la méthode, mais d'une manière telle que du même coup *se dégage l'« entièreté » de la structure fondamentale du Dasein*. La « nature » de l'homme n'est pas cependant quelque chose d'indépendant, qui serait ajoutée à l'« esprit ». La question est : est-il possible de gagner à partir de la « nature » un fond et un fil conducteur pour l'interprétation *conceptuelle* du *Dasein*, ou bien est-ce possible à partir de l'« esprit » – ou encore à partir d'aucun des deux, mais originalement en partant de l'« entièreté » de la constitution d'être [*Seinsverfassung*], dans laquelle *la dimension existentielle*, du point de vue « *conceptuel* », a la *prééminence, s'il s'agit de la possibilité de l'ontologie en général*. Car l'interprétation *anthropologique* ne peut être accomplie *en tant qu'ontologique* que sur le fond d'une problématique ontologique mise au clair comme telle. Voilà pourquoi la problématique de Becker est à mes yeux grotesque et philosophiquement impossible. Faire de l'« existence » mathématique un problème, et simultanément déclarer que la différence de l'ontique et de l'ontologique n'est ni essentielle ni centrale, cela ne veut-il pas dire : ne pas savoir ce qu'on fait, ni ce qu'on veut ?

16. Nicolai Hartmann, 1882-1950. Doctorat de philosophie à Marbourg, 1907; habilitation à Marbourg en 1909; Professeur non titulaire à Marbourg en 1920. Professeur ordinaire à Marbourg en 1922, à Cologne en 1925, à Berlin en 1931, à Göttingen en 1945. Œuvres: *Grundzüge einer Metaphysik der Erkenntnis*, Berlin, 1921; *Ethik*, Berlin, 1926; *Zur Grundlegung der Ontologie*, Berlin, 1935; *Philosophie der Natur*, Berlin, 1950.

Ce que j'attendais n'était assurément pas une « application » de mes recherches, mais bien plutôt une exposition autonome et fondamentale du problème de l'existence mathématique à partir de *ce qui est pour Becker le fondement de la philosophie*. Mais il n'est pas question de cela, et tout au contraire, mon interrogation est transposée sur un plan complètement erroné.

Je suis moi aussi convaincu que l'ontologie ne peut être fondée que de manière ontique, et je crois que jusqu'à présent personne avant moi ne l'a vu ni exprimé explicitement. Mais fonder ontiquement ne signifie pas se référer et revenir *arbitrairement* à un élément ontique quelconque; le fondement n'est au contraire trouvé *pour l'ontologie* que si nous savons ce qu'elle-même est et si nous la laissons ensuite aller à l'abîme [*zugrunderichten*] comme telle. Les problèmes de la factivité se posent à moi tout comme à mes débuts fribourgeois — de façon beaucoup plus radicale, mais toujours *dans les perspectives* qui me guidaient déjà à Fribourg. Le fait que je me sois constamment occupé de Duns Scot et du Moyen Âge puis, en revenant en arrière, d'Aristote, n'est pas un hasard. Et on ne peut juger le travail accompli à partir de ce qu'on vient de dire en cours ou en travaux dirigés. Avant, je devais foncer sur le *factif*, de façon extrême, afin de simplement pouvoir gagner la *factivité* comme problème. L'index formel, la critique de la doctrine courante de *l'a priori*, la formalisation, et autres choses de ce genre, tout cela est encore là pour moi, même si je n'en parle plus. Franchement, je ne m'intéresse pas à ma propre évolution, mais si on vient à l'évoquer, on ne peut la résumer, de façon myope, à partir de la suite des cours et de ce qui y est communiqué. Cette considération myope oublie, en arrière comme en avant, les perspectives et motivations centrales.

« Ce que quelqu'un veut entendre par "intelligibilité", cela ne peut être décidé théoriquement ¹⁷ » Certes — mais la question demeure de savoir *si* la psychanalyse du philosophe, *l'explication psychologico-ontique du philosophe factif*, est *déjà elle-même la philosophie*, ou si cette dernière est et doit être quelque chose d'autre, pour que la question psychanalytique *ait seulement un sens*.

De telles analyses ne contribuent en rien à rendre productives *la connaissance des choses et la position des problèmes*, elles ne sont que freins et empêchements, elles consolident les complexes.

Mais quand aussi bien Becker que vous polémiquez contre moi, dans le sens d'une lutte contre le subjectivisme, je dois admettre que, aussi bien Becker que vous êtes caractérollogiquement parlant bien plus « subjectifs »,

17. Citation extraite de la lettre de Löwith du 2 août 1927.

bien plus et plus intensément occupés de vous-mêmes que je ne le suis, et que l'« être-ensemble » et l'« humain ¹⁸ », pris de façon justement ontique, est pour vous deux conditionné de façon éminemment subjective. Si vous croyez penser « plus objectivement », ce n'est pourtant qu'une apparence.

Il est vrai qu'en apparence vous proposez ontiquement quelque chose de plus « objectif » que l'existence, mais vous n'êtes pas pour autant en mesure – jusqu'à présent du moins – de gagner et fonder *ontologiquement* l'orientation universelle qui rendrait possible d'entrer en communication centrale avec la philosophie telle qu'elle a été jusqu'ici, ce que j'essaie pour ma part de faire.

Jusqu'ici je ne me suis que *peu* intéressé à la psychanalyse, pour cette raison qu'elle ne me paraît pas suffisamment importante, du point de vue *fondamentalement* philosophique, eu égard aux problèmes centraux. Becker et vous, par contre, avez dès le début infléchi mon herméneutique de la factivité dans un sens psychanalytique, et avez forcé mon travail à entrer dans des perspectives dans lesquelles il n'a jamais lui-même évolué.

Votre *rapport à moi!* n'a donc pu se changer qu'à partir de vous-même, et il a manifestement changé à partir du moment où vous vous êtes rendu compte que mon *travail!* ne suivait pas l'orientation que vous attendiez, dans la perspective de votre interprétation ontique.

Personnellement, mon attitude à votre égard n'est pas différente d'auparavant, abstraction faite des différences que les développements de part et d'autre *dans le travail! ont porté au jour*. Mais c'est pour moi, depuis longtemps, une raison de plus pour *attendre*, sans vous presser ni vous solliciter, de voir si, *à partir de la position consolidée* atteinte par votre propre travail et votre propre existence, vous ne trouvez pas de façon *encore plus assurée* le chemin vers une réelle amitié.

Les « cercles » ne sont pas des amitiés, ce qui l'indique déjà c'est qu'un beau jour on en a manifestement assez.

Avec mes cordiales salutations,

Vôtre

Martin Heidegger

La lampe de ma chambre a rendu l'âme, si bien que j'ai dû écrire dans la pénombre.

18. Nous lisons ici avec K. Stichweh *das Menschliche* et non *das Unoptische* (littéralement « le non-optique »). (Cf. Th. KISIEL et Th. SHEEHAN, *Becoming Heidegger, op. cit.*, p. 302.) [N. d. T.]

Todtnauberg, 18 juillet 1937

Cher Monsieur Löwith,

Je vous remercie de votre lettre. Je suis d'accord avec la traduction japonaise¹⁹ ; l'éditeur aussi. Entre-temps vient également de paraître chez Gallimard une traduction française, dans un recueil de traductions de textes de moi sous le titre *Qu'est-ce que la métaphysique?*²⁰

Je n'ai pas encore eu sous les yeux imprimée la traduction italienne.

Je n'ai pas encore pu lire vos livres, ayant lu ces derniers mois mes propres écrits, ce qui a demandé beaucoup de concentration.

Mais j'espère pouvoir bientôt vous écrire au calme et de façon plus ample.

Le *Hölderlin*²¹ en est déjà à sa troisième édition inchangée.

Je me réjouis d'apprendre que vous et votre femme vous adaptez bien, et que vous avez trouvé un travail permanent et gratifiant.

Manque la fin.

Traduit de l'allemand par Guillaume Fagniez et Holger Nickisch

19. Martin HEIDEGGER, « *Hölderlin und das Wesen der Dichtung* », conférence tenue à Rome le 2 avril 1936. La traduction japonaise de la conférence dûe à Shinji Saito parut en août 1937 in *Bunka* IV, 8, Université impériale de Tohoku, p. 111-132, puis séparément en mars 1938 aux éditions Risosha, Tokyo. (Repris dans *Erläuterungen zu Hölderlins Dichtung*, Gesamtausgabe Band 4, édité par F.-W. von Herrmann, Vittorio Klostermann, Francfort, 1981, p. 33-48 ; « Hölderlin et l'essence de la poésie », tr. fr. H. Corbin, in *Approche de Hölderlin*, Gallimard, Paris, 1962, p. 39-61.)

20. Martin HEIDEGGER, *Qu'est-ce que la métaphysique?* tr. fr. H. Corbin, Gallimard, Paris, 1938.

21. Martin HEIDEGGER, « *Hölderlin und das Wesen der Dichtung* », in *Das Innere Reich*, décembre 1936. Publication séparée, Munich, 1937.